

Quand le fabuleux, fragile mystère de la vie s'estompe

Diane Monique Daviau

Volume 34, numéro 1 (199), février 1992

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32016ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Daviau, D. M. (1992). Quand le fabuleux, fragile mystère de la vie s'estompe. *Liberté*, 34(1), 148-154.

ENTRE DEUX LIVRES

DIANE MONIQUE DAVIAU

QUAND LE FABULEUX, FRAGILE MYSTÈRE DE LA VIE S'ESTOMPE

Entre deux livres, plusieurs voyagent. S'offrent une aventure (si! si! je vous assure!). Font des razzias de toutes sortes, s'adonnent à des excès, des extravagances. D'autres se mettent à la diète. Certains lisent. Comme des affamés, des assoiffés. Plusieurs se précipitent dans les musées, au ciné, visitent enfin les amis, la famille, bouffent davantage, font l'amour plus souvent, ou alors beaucoup plus rarement, mieux ou moins bien, se défoncent ou se ménagent enfin. Se vident de ce qui pourrait rester, au fin fond du cœur et de l'esprit (miettes, gouttes, échos, ombres), de ce livre qu'ils viennent de donner au monde. D'autres, au contraire, font le plein, font le plein, font le plein, pendant des jours, des semaines, des mois. Rares sont ceux qui continuent à vivre entre deux livres de la manière dont ils vivent lorsqu'ils écrivent.

Entre deux livres, j'en connais qu'on ne reconnaît plus. J'en connais qui ne sont pas du monde. Pas «parlables». Occupés jusqu'aux oreilles à parler du livre qui vient de paraître. Ou stressés jusqu'au cou parce qu'ils n'arrivent pas à placer leur saladé. Ou angoissés par-dessus la tête parce qu'ils n'ont pas *encore* de «prochain» livre en tête, justement, et qu'on va leur demander, évidemment, quel sera le prochain, ou comment on se sent et à quoi on s'occupe «entre deux livres»...

Entre deux livres, j'en connais qui ont divorcé. Qui sont

tombés malades. Qui ont craqué. Qui ont quitté la campagne pour la ville. Et vice versa. Ou qui ont changé de pays. Quelques-uns ont même changé de nom, aussi (si! si! je vous assure!).

Il y en a qui, entre deux livres, se trouvent. Ou trouvent l'amour de leur vie. Trouvent qu'il serait temps de faire un enfant. Ou qu'il serait temps que les enfants volent enfin de leurs propres ailes. Ou qu'ils n'auraient vraiment pas dû avoir d'enfant. Il y en a d'autres qui, entre deux livres, se cherchent et hurlent comme des perdus.

Entre deux livres, tout est possible. Tout peut arriver, le meilleur, mais le pire aussi. Comme pendant qu'on écrit, oui, c'est vrai, mais d'une tout autre façon.

Le pire du pire qui peut arriver? Qu'on ne trouve pas le chemin vers le livre suivant et qu'on ne soit pas du tout «entre deux livres» mais tout simplement après le dernier qu'on a écrit, qu'on est arrivé à écrire. Et qu'on ne le sache pas. Et qu'on attende.

Moins pire que cela? Qu'on découvre, en reprenant son souffle, en rangeant la paperasse ou la disquette que l'éditeur vient de nous remettre, ou un peu plus tard pendant qu'on se livre au travail de «promotion», qu'on n'aura pas la force, cette fois-ci, de s'atteler à nouveau, de repartir à zéro, de plonger pieds joints dans ce travail d'arrachement à soi-même. Ou qu'on n'a plus le «goût», comme on dit d'autres choses, qu'il n'y a plus cette flamme en soi ou que le glacier, cette fois-ci, est trop énorme pour la toute petite flamme. Qu'on comprenne, ou qu'on décide qu'il n'y aura pas le «prochain» et qu'on ne connaîtra plus jamais cet horrible, affreux, désespérant et formidable *no man's land*, ce désert gigantesque, éprouvant, blanc et vide et étouffant qu'est l'entre-deux-livres, cette errance douloureuse, inévitable, essentielle, peut-être, qu'elle dure plusieurs mois ou quelques jours à peine.

Ce ne sont pas tous les écrivains qui savent ce que veut dire vraiment se trouver entre deux livres. Plusieurs, soit

parce qu'ils ont du mal à se donner à un seul livre à la fois, soit parce qu'ils anticipent ce que serait cet espace et ce temps vides entre le livre auquel ils travaillent et celui qui pourrait venir après, soit encore parce qu'ils ont justement déjà connu l'angoisse de se trouver dans une telle situation et qu'ils ne veulent plus jamais revivre cela, plusieurs écrivains, donc, évitent le problème en travaillant à deux livres à la fois, avec un certain décalage entre les deux, de sorte qu'il n'y a jamais de «temps mort» ni de traversée du désert.

Parfois, je les envie, ceux-là.

Entre deux livres, moi...

*

*Nul ne lirait de livres, nul n'en écrirait
s'il n'était animé de cette double certitude,
en apparence contradictoire:
que si la littérature vous enlève au monde,
c'est pour vous assurer une prise sur le monde.*

(Danièle Sallenave, *Le Don des morts*)

Pendant ces longs moments où l'écriture m'est refusée, soit parce qu'elle se défile au beau milieu d'un texte (ce qui est tout de même, heureusement, très rare), m'échappe entre deux nouvelles ou entre deux livres, soit parce que les événements de ma vie me laissent bouche et plume bées, soit parce que l'urgence de gagner ma vie étouffe dans l'œuf toute velléité d'écriture, pendant ces périodes qui pourraient être, qui devraient être des temps de «ressourcement», je crois bien que le monde, souvent, m'échappe.

Ça arrive à tout le monde, c'est vrai, nul besoin pour cela d'être un écrivain privé d'écriture, mais moi, ce genre de dérapage m'arrive beaucoup plus souvent en période de non-écriture. Entre deux livres, entre deux nouvelles,

sans cette éclaircie que me procure le fait d'écrire, le monde s'assombrit rapidement et le fabuleux, fragile mystère de la vie s'estompe, ne laissant derrière soi qu'une longue traînée de cendre et de poussière, petites absurdités mesquines, vagues énigmes et magouilles ordinaires, contresens et malentendus de trois sous, tas de minuscules incompréhensions quotidiennes, ridicules injustices, sociales et familiales, ribambelle de petits deuils en habits de semaine, joies menues qui la plupart du temps n'en valaient pas la peine.

Entre deux livres, occupée à récrire ceux des autres, à faire la chasse aux coquilles, à enseigner, traduire ou parler de livres que d'autres ont écrits, il y a trois mois, il y a cent ans, j'ai beau faire un travail qui remue les méninges et fait souvent appel à la sensibilité, au jugement, à une certaine forme de créativité, je me sens très souvent à côté de moi-même, dépossédée et sans prise sur le monde. Je cherche, jour après jour, la lumière, ou quelque chose de semblable qui éclairerait un peu le fouillis et le chaos qui m'entourent, mettrait en évidence quelque chose comme du sens.

On dirait que tout est vain et que rien ne se donne. Le temps ne fait que passer et défait les choses, les use, les détruit. Il manque ce recul, ce retrait que l'écriture permet, que seule l'écriture assure. Mon regard sur le monde a beau être le même, rien n'est pareil si je n'accède pas au temps et à l'espace de la fiction, ce temps et cet espace qui sauvent les choses, les êtres, les lieux, les transforment et les redonnent au monde en les éclairant d'une nouvelle manière, tout à fait unique et tout à fait compatible avec toutes les autres qui ont eu lieu avant et toutes celles qui viendront après.

Entre deux livres, on dirait que tout perd de sa force, moi la première. Le doute m'envahit à nouveau et le désespoir revient à la charge. C'est dans l'écriture que je trouve la force d'affronter les démons, les miens et ceux des autres. Que je me ressource. Que je fais le plein. C'est par l'écriture que je comprends le mieux le monde, comme si, en le réfléchissant, j'arrivais à mieux y réfléchir. Écrire fait décanter

les choses, tout ceux qui écrivent le savent. On vit vraiment au cœur des choses quand on est au cœur d'un livre, à l'écrire. Et on a vécu tellement intensément pendant des semaines et des mois et parfois des années en écrivant un livre que le quitter vous enlève tout, d'un seul coup, et vous laisse temporairement dépossédé, vidé, en déséquilibre et en manque violent.

Cela vous fait connaître une inquiétude supplémentaire, aussi. Comment sera-t-il accueilli, ce livre-là à travers lequel on a vécu si longtemps, dans lequel on a plongé le monde, brutalement parfois, pour l'ébranler, pour le faire parler? Dira-t-il, montrera-t-il ce qu'on souhaite depuis le début le voir montrer, l'entendre dire? Saura-t-il se faire comprendre sans qu'on ait à parler pour lui, à sa place, et toujours de moins en moins bien? Trouvera-t-il des lecteurs qui trouveront à leur tour le monde dans ses pages?

Mais, heureusement au fond, cela ne dure pas longtemps. On ne parle pas longtemps d'un livre qui ne fait pas de tapage. Bientôt, c'est le silence à nouveau. Le désert, le blanc et le vide. Alors une nouvelle inquiétude, si elle n'était pas là depuis le début, s'installe sournoisement: de quoi le prochain livre sera-t-il fait? Combien de temps peut-on vivre entre deux livres? Et moi, combien de temps tiendrai-je? Y aura-t-il un prochain livre?

Tout est là, pourtant. La vie, le monde. Les gens, les choses. Les actions, les paroles, les silences. Mais rien n'a d'épaisseur tant qu'il n'est pas entré, peu importe comment, dans un livre: par l'observation, la contemplation, le souvenir, la méditation, la réflexion, le rêve, l'imagination, le repentir, par le travail constant de l'esprit et du cœur sur la matière brute qu'offre le monde, celui qu'on voit et entend, celui qu'on imagine, qu'on souhaite, quelque chose se transforme, grossit, prend de l'ampleur et de l'importance, accède à du sens et à une forme de vérité, devient essentiel, total, intégral, intègre, authentique. Devient la matière d'un livre. Le miroir du monde.

Écrire m'aide à comprendre le monde. En m'enlevant momentanément à lui, l'écriture me donne une prise sur ce monde. J'ai besoin de ce «retrait» du monde pour y entrer pleinement. Les deux pieds dans mes souliers à moi et ceux de personne d'autre, me retirant à ma façon à moi pour entrer à ma manière, intégralement, intègre.

Écrire n'est pas facile. Pas souvent, en tous cas. Mais ne pas pouvoir écrire est bien pire encore. Entre deux livres, il faut bien que je l'avoue, je suis, disons: moins heureuse. Plus inquiète, plus angoissée. Moins totalement là. Moins authentique. Moins optimiste, aussi. L'écriture est le seul lieu où le passé est riche des promesses d'un avenir, où le passé se projette constamment vers l'avant, confiant qu'il a le droit de le faire, le temps, l'espace nécessaires.

Entre deux livres, entre deux textes, j'aimerais bêtement ne pas devoir perdre ma vie à la gagner. Ou alors, ce qui réglerait aussi le problème: j'aimerais, «entre deux livres», perdre le besoin et le goût d'écrire. Mais voilà une autre chose qui est bien plus facile à dire qu'à faire.

J'en connais cependant à qui c'est arrivé. Entre deux livres, comme ça, comme un coup de foudre ou une tuile ou le ciel sur la tête, boum! écrire, quelle drôle d'idée, complètement zinzin, cette histoire! Fini. Et ils affirment qu'ils n'ont jamais été aussi heureux.

Mince alors.

Ça doit faire bizarre, quand même. Sortir l'écriture de sa vie, complètement. Ne plus jamais écrire et ne plus jamais «ne pas écrire en ce moment». Ne pas avoir de lien avec un livre qu'on vient de terminer et cet autre qui n'existe pas encore et qu'on appelle et qu'on sent parfois s'approcher...

*

Entre deux livres, si j'avais, disons... de la fortune, je crois que je voyagerais un peu. Il me semble que la transi-

tion se ferait mieux d'un livre à l'autre. En tous cas, ça me ferait une vie plus agréable. Ce qui n'est jamais à dédaigner. Même pour un écrivain. Et même entre deux livres.